



HAL
open science

Ketef Hinnom ou le trésor de Jérusalem

Wulfran Barthelemy

► **To cite this version:**

Wulfran Barthelemy. Ketef Hinnom ou le trésor de Jérusalem. *Histoire Antique et Médiévale*, 2015, 82, pp.54-61. hal-01265465

HAL Id: hal-01265465

<https://amu.hal.science/hal-01265465v1>

Submitted on 1 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ketef Hinnom

ou le trésor de Jérusalem

Le nom de Ketef Hinnom - *l'épaule de Hinnom*, en hébreu - désigne une nécropole antique implantée au pied de l'ancienne ville de Jérusalem. Ce site a livré ces dernières années un patrimoine d'une richesse exceptionnelle et d'un intérêt historique certain, notamment pour l'étude de la Bible hébraïque.

Wulfran BARTHÉLEMY, ingénieur d'études au Centre européen de recherche et d'enseignement des géosciences de l'environnement (CNRS). Texte et images de l'auteur sauf mention contraire.

En 1979, des fouilles conduites dans la vallée de Hinnom livrèrent deux rouleaux d'argent portant de brèves inscriptions qui ressemblaient étrangement à des versets de la Bible hébraïque. Ces objets hautement précieux sont depuis lors considérés comme les plus anciens documents connus assimilés à des extraits bibliques. Au moment où la découverte fut annoncée, les médias se concentrèrent sur cette étonnante nouvelle, sans toutefois se pencher sur l'ensemble des découvertes faites sur le même site. Car à côté des deux rouleaux d'argent, une collection d'objets antiques d'une valeur inestimable fut exhumée, la plus riche jamais trouvée à Jérusalem. Il s'agit d'une sorte de trésor fabuleux datant des temps bibliques.

La cité historique de Jérusalem est bordée par un ravin étroit, la vallée de Hinnom (ou de la Géhenne, en français) qui contourne partiellement la colline de Sion. Elle s'amorce à l'Ouest de la vieille ville sous le nom de vallée de Mamilla, près de l'actuelle porte de Jaffa, puis se dirige vers le Sud avant de faire un coude vers l'Est pour rejoindre les petites vallées du Tyropéon et du Cédron, au Sud de l'ancienne ville. Cette dépression pénètre dans la roche calcaire en formant des parois accidentées qui entourent le fond occupé par une verte prairie. Sur le versant sud-ouest de la vallée, un édifice contemporain se dresse depuis 1927 : l'église écossaise Saint-André, dont le chevet surplombe la vallée de Hinnom qui se creuse à ses pieds.

Dans la tradition judéo-chrétienne, la vallée de la Géhenne a mauvaise réputation. Elle est citée dans l'Ancien Testament sous le nom énigmatique de « vallée du fils de Hinnom ». Les habitants y sacrifiaient leurs enfants par le feu (Jérémie 32, 35), le roi Josias en fit une décharge publique (2 Rois 23, 10) et on y enterrait les défunts (Jérémie 7, 31-33). Le ravin a également servi de frontière entre les territoires des tribus israélites de Juda et de Benjamin (Josué 15, 8). En 63 avant J.-C., les troupes romaines de Pompée s'y installèrent pour s'emparer de Jérusalem. Dans le Nouveau Testament, Jésus de Nazareth assimile symboliquement la Géhenne à l'enfer (Matthieu 23, 33 ; Marc 9, 43). Pendant une longue période, la vallée de Hinnom a effectivement servi de cimetière, ses parois naturelles se prêtant bien au creusement de caveaux funéraires rupestres. C'est une de ces tombes antiques qui allait donner lieu à une découverte spectaculaire.

LES FOUILLES

Le docteur Gabriel Barkay, israélien d'origine hongroise, est archéologue à l'université hébraïque de Bar-Ilan, près de Tel Aviv. En 1975, il se mit en quête d'un terrain à étudier à proximité immédiate de la ville sainte. Ayant repéré dans la vallée de Hinnom quelques artefacts témoignant d'une occupation humaine passée, il projeta d'effectuer des fouilles dans ce secteur. Disposant

d'un budget limité, il se résolut à employer une main-d'œuvre bénévole fournie par un club d'archéologie pour jeunes collégiens. Avec le soutien de l'université de Tel Aviv, il ouvrit un chantier archéologique sur le terrain situé en contrebas de l'église Saint-André.

Sept saisons de fouilles se succédèrent entre les années 1975 et 1996. Travaillant sur les flancs rocheux et le fond de la vallée, Barkay et sa jeune équipe dégagèrent en premier lieu une ancienne carrière, dont les fronts de taille et les voies de transport des blocs de calcaire étaient encore visibles. Cette carrière avait dû fournir les matériaux lors de la construction de l'église.

Sur la partie nord de la colline, on découvrit bientôt les restes oubliés d'une basilique byzantine. La majorité des pierres de l'édifice ayant disparu, on reconnaissait toutefois les bases des murs qui dessinaient une nef, une abside, le seuil d'une entrée et des socles de colonnes.

L'intérieur de l'édifice livra quelques fragments d'une œuvre remarquable, une magnifique mosaïque enfouie sous la poussière du sol. L'un des morceaux les mieux préservés représentait une perdrix se nourrissant d'une grappe de raisin au milieu des sarments et des feuilles de vigne.

À côté de l'église paléochrétienne, on découvrit une salle voûtée qui faisait figure de crypte. Un autre niveau livra un bel assemblage de dalles de marbre aux couleurs et aux formes multiples.

Cet édifice ne correspondait *a priori* à aucun monument ancien historiquement connu. Quel nom devait-il porter ? En consultant les archives disponibles, les chercheurs firent le rapprochement avec une ancienne église disparue nommée Saint-Georges hors les murs, ou Saint-Georges en-dehors de la tour de David, qui fut détruite lors d'une invasion perse en 614 après J.-C. et dont le clergé ne fut pas épargné.

En creusant le sous-sol de la basilique, on mit au jour des traces d'activités humaines antérieures à sa construction. Elles comprenaient des restes de foyers et des récipients contenant des ossements humains brûlés. Ces éléments furent attribués à la X^{ème} légion romaine, car des vestiges comparables avaient été trouvés sur d'autres sites de Jérusalem recelant des tuiles estampillées de la X^e légion. Celle-ci est demeurée en poste à Jérusalem entre l'an 70 après J.-C. et le règne de Dioclétien au III^e siècle de notre ère.

Légèrement en contrebas de la basilique et des tombes à incinération, les fouilleurs se penchèrent sur un groupe de sépultures taillées dans la roche et fermées par de grandes dalles de pierres. La plupart d'entre elles ne contenaient pas d'ossements, mais livrèrent quelques pièces de monnaie remontant à la période du Second Temple de Jérusalem, c'est-à-dire entre l'an 516 avant J.-C. et l'an 70 après J.-C. Il pouvait s'agir de tombes judéennes, la coutume funéraire chez les Israélites à la fin de cette période étant de déposer temporairement leurs morts dans ce type de tombes, avant de les transférer plus tard dans des caisses de pierre moins volumineuses appelées **ossuaires**.

Deux caveaux livrèrent des **artéfacts** caractéristiques de la période romaine tardive, tels que de la monnaie, des poteries et des anneaux d'or dont l'un était incrusté de pierres semi-précieuses. Une pièce de monnaie trouvée sous un crâne semblait correspondre à une pratique funéraire romaine.

Mais le secteur qui s'avéra le plus intéressant était un ensemble de sept cavernes funéraires plus anciennes, creusées au pied de l'escarpement supportant l'église Saint-André, et qui remontaient à la fin de la période du Premier Temple (VII^{ème}/VI^{ème} siècles avant J.-C.). L'exploitation ultérieure du lieu comme carrière avait provoqué l'effondrement de leurs voûtes, laissant ces caveaux apparaître à l'air libre. Leur disposition respectait le schéma classique des tombes hébraïques rupestres de l'époque : une cour à ciel ouvert donnait accès à une pièce centrale, qui conduisait à d'étroites chambres funéraires carrées dont les parois latérales étaient creusées pour

former des bancs sur lesquels les corps étaient déposés. Certains de ces bancs étaient munis de curieux rebords taillés en saillie pour servir d'appuie-têtes aux défunts. Ainsi, une tombe que l'on désigna sous le numéro 24 contenait une chambre numérotée 13, aménagée avec un banc offrant quatre places et quatre appuie-têtes ; de même la chambre 25 comportait-elle un banc à six places également munies d'appuie-têtes. Ketef Hinnom est la seule nécropole de Jérusalem comportant des bancs funéraires avec appuie-têtes multiples.

En-dessous de plusieurs de ces bancs funéraires, un espace vide et clos était taillé, qui avait dû servir de lieu de dépôt définitif aux ossements et aux objets personnels regroupés plusieurs mois après l'inhumation. Ainsi les Anciens libéraient-ils de la place pour les générations suivantes. Ces caveaux avaient des formes diverses, carrées, circulaires, ovales ou en forme de L.

Cette nécropole ayant manifestement été pillée depuis l'Antiquité, on pensa qu'il ne devait rien rester de son contenu. Quelques rares objets furent néanmoins retrouvés, comme dans la tombe 34 où émergea du sol un pendentif de verre bleu et jaune représentant un visage humain étrangement déformé.

UNE DÉCOUVERTE FORTUITE

Cependant l'une des chambres de la tombe 24, celle qui portait le numéro 25, allait faire l'objet d'une découverte exceptionnelle. Les circonstances de la trouvaille relèvent de l'anecdote. Parmi les jeunes fouilleurs bénévoles se trouvait un collégien nommé Nathan, âgé de treize ans et qui avait la désagréable manie de suivre Gabriel Barkay dans tous ses déplacements. Voulant se défaire de ce gamin quelque peu gênant, l'archéologue lui confia une tâche destinée à l'occuper longuement : nettoyer un recoin du chantier des derniers gravats qui l'encombraient, avec la consigne de le rendre aussi propre que possible pour la photographie. C'était la partie centrale de la chambre 25, dont la voûte avait disparu depuis longtemps et qui contenait le plus large banc funéraire présentant six places munies d'appuie-têtes.

L'enfant revint encore une fois vers Barkay, mais cette fois il était chargé de vaisselle de terre cuite. Il expliqua que son travail terminé, il avait joué avec un marteau et heurté la paroi latérale du banc funéraire. Celle-ci s'était brisée et avait laissé apparaître l'entrée d'une cavité obscure.

Le chercheur s'approcha à son tour de l'ouverture béante, et aperçut à l'intérieur un important volume de gravats d'où semblaient émerger en désordre quelques objets antiques. Des poteries, des pointes de flèches, des ossements apparaissaient partiellement enfouis dans le sol. Le caveau qui occupait tout le volume situé sous la plateforme était manifestement un dépôt funéraire oublié, sans doute fermé depuis l'Antiquité et demeuré à l'abri du pillage. Son entrée dissimulée pendant des siècles par les débris de la voûte effondrée venait d'être dévoilée accidentellement par un adolescent.

On commença à extraire soigneusement le contenu du caveau et à en faire l'inventaire. La cachette s'avéra très vite receler également des objets de valeur, notamment des bijoux constitués de métaux précieux et de pierres de grand prix. La mise à jour du contenu dura une semaine et représenta un travail harassant. Craignant que l'affaire ne s'ébruite, on résolut de fouiller avec célérité. Les adolescents bénévoles furent remplacés par des étudiants et des professionnels. Un roulement fut organisé entre les fouilleurs qui devaient supporter la chaleur suffocante et la poussière soulevée. Les membres de l'équipe, tenus au secret, se servirent d'un langage codé pour communiquer discrètement et éviter de provoquer une « ruée vers l'or » de la vallée de Hinnom.

UN TRÉSOR FABULEUX

Car la cachette de la tombe 24 contenait bel et bien de l'or et de l'argent. À mesure que les objets étaient mis au jour, ils étaient dessinés sur place, localisés, numérotés, exhumés et nettoyés. Le volume constitué par le mobilier et le sédiment occupait une hauteur de soixante centimètres.

Par leur valeur, les bijoux figuraient au premier rang de l'inventaire. Bracelets, boucles d'oreilles, bagues, perles, pendentifs, scarabées avaient été confectionnés en argent avec le plus grand soin. D'innombrables perles étaient taillées dans des pierres de valeur : agate, cornaline et cristal de roche. Un grand nombre de boucles d'oreilles étaient décorées de billes d'argent fixées sur un anneau. Une remarquable chevalière en argent portait l'image d'une sorte de griffon bondissant.

Mêlée à ces précieuses pièces de joaillerie, une abondante vaisselle de terre cuite et de pierre taillée figurait à l'inventaire. Elle consistait en carafes à vin, en bols, en bouteilles à parfum et en lampes à huile. Une collection de récipients en argile et en albâtre comprenait des lampes à huile à fond plat, de curieuses bouteilles en forme de carottes et des carafes ressemblant à des sacs. Le style de cette poterie permit de dater le contenu du dépôt. Celui-ci se répartissait schématiquement en deux périodes : l'une de la fin de l'époque du Premier Temple (VII^{ème}-VI^{ème} siècles avant J.-C.) et l'autre des époques néobabylonienne et post-exilique (à partir du VI^{ème} siècle avant J.-C.).

Particulièrement élégante, une sorte de petite amphore ou bouteille à deux anses, était faite de verre et décorée de bandes jaunes et bleues. Cet objet d'un type rare en Israël et appelé **amphoriskos** datait du VI^{ème} ou du V^{ème} siècle avant J.-C. La technique du verre soufflé n'étant pas encore connue, l'objet avait dû être confectionné selon une méthode de moulage autour d'un noyau de sable.

Des artéfacts plus anodins comprenaient des pointes de flèches, des aiguilles, des bâtons de fard, des boutons de bronze, un couteau et un ciseau de fer. Une palette à fard en albâtre, quatre fuseaux de pierre coniques et une série de cylindres d'ivoire cannelés et percés de trous à leurs extrémités furent également exhumés. La fonction de ces derniers resta une énigme, jusqu'à ce qu'on réalise qu'il s'agissait de poignées de préhension que l'on fixait aux chaudrons métalliques chauds pour éviter de se brûler.

Un objet qui intrigua beaucoup les archéologues était un sceau de calcaire sombre, tel que ceux utilisés pour marquer une empreinte dans de l'argile fraîche lorsqu'on scellait un document. Sa surface montrait autour de feuilles de lotus une inscription en hébreu dans la partie supérieure, et une branche de palmier dans la partie inférieure. Les lettres de l'inscription formaient le nom de « Palta » et étaient tracées à l'envers afin qu'elles apparaissent à l'endroit sur l'empreinte ; leur graphisme était typique du VII^e ou du VI^e siècle avant notre ère.

Comme il en est souvent ainsi pour cette catégorie d'objets, le nom de Palta est sans doute une abréviation. Le nom complet devait être Pelatyah ou Pelatyahu, cette forme incluant le nom du dieu des Hébreux, Yahweh. Le plus souvent cependant, le nom composé incluait plutôt celui du père du propriétaire du sceau, ce qui n'est pas le cas ici et ce qui suggère qu'il s'agit d'un nom de famille. Mais le point à remarquer est que ce nom se retrouve dans l'Ancien Testament, et plus précisément dans le livre d'Ézéchiel (11, 1-13), où il est question d'un haut fonctionnaire royal nommé Pelatyah, fils de Benyah. S'agissait-il du même personnage ? Ce caveau appartenait-il à sa famille ? Avait-on affaire à quelqu'un d'autre ? Il est difficile de le préciser.

Au total, un trésor de plus d'un millier d'objets fut inventorié. 125 bijoux d'argent, 45 pointes de flèches, 150 pierres semi-précieuses, 6 objets d'or, 250 récipients de terre cuite, les ossements de 90 personnes, de l'ivoire, du verre, de la faïence, des coquillages et des os sculptés constituaient le trésor de Ketef Hinnom.

Le caveau de Ketef Hinnom représente aujourd'hui la plus riche découverte jamais faite à Jérusalem. Il donne un aperçu de la situation aisée dont bénéficiaient certaines familles judéennes de la ville à la fin de l'époque du Premier Temple. Si l'on en croit les Écritures, au temps du roi Salomon déjà le royaume hébreu avait amassé des richesses immenses (1 Rois 10, 27), qui furent pillées par des envahisseurs durant les siècles suivants (1 Rois 14, 26 ; 2 Rois 25, 15). Plus tard le prophète Isaïe fustigea les parures de luxe des femmes de Jérusalem (Isaïe 3, 18-21).

DEUX ROULEAUX D'ARGENT

Ces découvertes exceptionnelles n'étaient pourtant rien en comparaison de celle qui attendait les archéologues et qui allait se révéler d'une toute autre portée historique et religieuse. Parmi les volontaires se trouvaient Gordon Franz, l'étudiant responsable du périmètre, et Judith Hadley, une étudiante américaine. En fouillant méthodiquement l'intérieur du dépôt, Judith Hadley repéra dans le sédiment un petit objet cylindrique gris-violacé qui ressemblait à un mégot de cigarette. Un rapide examen visuel suggéra qu'il s'agissait d'une très mince feuille d'argent enroulée sur elle-même, et laissée creuse dans son axe. Les fouilleurs furent d'avis que sa face intérieure était susceptible de porter une inscription, à la manière des anciens rouleaux de livres.

Un deuxième rouleau d'argent fut découvert lorsque le sol du dépôt fut passé au tamis fin. Le second cylindre était plus petit que le premier, mais on le soupçonna également de cacher une inscription. Pour le savoir il fallait procéder au déroulement des deux objets.

La difficile tâche qui attendait les chercheurs consistait donc à déplier les feuillets, aussi soigneusement que possible afin d'éviter leur dégradation. Les cylindres étant fortement corrodés et émaillés de multiples fissures, l'opération s'annonçait des plus risquées. Il fut décidé qu'elle incomberait à des spécialistes chevronnés. Deux musées d'Angleterre et d'Allemagne, sollicités pour l'effectuer, déclinèrent l'offre à cause de la difficulté et du risque encouru. Les rouleaux furent finalement confiés à un spécialiste local du musée d'Israël, Joseph Shenhav, qui fut chargé de trouver une méthode appropriée pour cette tâche délicate.

Assisté de deux autres experts du musée d'Israël, Marina Rasovsky et David Bigelajzen, Joseph Shenhav mit au point une technique inédite destinée à dérouler les cylindres. On utilisa une colle acrylique spéciale, que l'on appliqua progressivement aux feuillets d'argent pour les consolider à mesure qu'ils étaient dépliés. Puis les deux objets furent enduits d'un film protecteur en polyester transparent et finalement placés entre deux plaques de verre. Ce travail d'une minutie extrême fut mené à bonne fin, et trois ans après leur découverte, les surfaces des rouleaux étaient devenues clairement visibles. Leur examen au microscope confirma qu'elles étaient couvertes de nombreux signes d'écriture.

Les caractères étaient incisés sur les feuillets en traits aussi fins que des cheveux, tracés sans doute avec l'aide d'un outil pointu. Il s'agissait d'une forme ancienne de l'écriture hébraïque, le paléo-hébreu, antérieur à l'hébreu carré apparu plus tard. La première feuille d'argent (Ketef Hinnom I), longue de dix centimètres et large de trois, comportait dix-huit lignes de cinq à sept caractères chacune. La seconde (Ketef Hinnom II), plus détériorée, mesurait quatre centimètres sur un et comportait seulement douze lignes de texte préservées.

Le déchiffrement de ces textes fragmentaires ne s'annonçait guère aisé. En examinant les feuillets dépliés, Gabriel Barkay eut pourtant la chance de reconnaître parmi les caractères une association de lettres bien connue : YHWH, c'est-à-dire le tétragramme qui exprimait le nom du dieu des Hébreux, Yahweh.

Ces inscriptions revêtaient-elles un caractère sacré ? On constata que le nom divin apparaissait trois fois sur le même feuillet. La paléographe Ada Yardeni, qui les étudia au musée d'Israël, fit part de cette répétition à un religieux juif. Celui-ci se souvint alors d'un court extrait de la Bible qui contenait lui aussi la triple occurrence du nom de Yahweh : la "bénédition sacerdotale", une formule utilisée dans le rituel israélite (Nombres 6, 24-26). En comparant le contenu des feuillets d'argent à ces versets de la Torah, la spécialiste s'aperçut à sa grande surprise que le rapprochement fonctionnait. Dès lors, en suivant ce fil conducteur, les rouleaux d'argent purent être entièrement déchiffrés. La proposition de traduction se présentait comme suit :

KETEF HINNOM 1

[...]
Yahweh ...
 [...]
Le gran[d Dieu qui garde]
l'alliance et
la [g]râce pour ceux qui [l']aiment et
qui gardent [ses commandements ...
].
L'Eternel (?) [...]
[la] bénédiction plus que tout
[pièg]e et tout mal.
Car la rédemption est en lui.
Car Yahweh
est notre protecteur [et]
[notre] rocher. Que Yahweh bénis[se]e
toi et
[qu'il] te garde.
[Que] Yahweh fasse
briller [son visage] ...
 [...]

KETEF HINNOM 2

[...]
 ... h/hu. **Que soit béni h/sh-**
[e] par Yahwe[h,],
le guerrier, secours et
repousseur du
[M]al : que te bénisse
Yahweh
[et qu'il] te garde.
Que fasse briller Yah-
[we]h sa face
[sur] toi et accorde
à toi la p-
[ai]x.
 [...]

Le résultat du déchiffrement était une variante des versets bibliques qui avaient servi de référence et qui s'exprimaient comme suit - (Nombres 6, 24-26) :

*« Que Yahweh te bénisse et te garde.
 Que Yahweh fasse briller sa face sur toi et qu'il t'accorde sa grâce.
 Que Yahweh tourne sa face vers toi et te donne la paix ».*

En outre, le premier rouleau de Ketef Hinnom comprenait également une partie du verset 9 du chapitre 7 du Deutéronome :

« Sache donc que seul Yahweh ton Dieu est Dieu, le Dieu fidèle qui garde son alliance fidèlement à la millièème génération de ceux qui l'aiment et gardent ses commandements ».

Ces versets de la Torah devaient être récités par les prêtres depuis la tradition de l'Exode dans le Sinaï, et trouvent encore aujourd'hui leur place dans la liturgie juive. Les deux rouleaux d'argent étaient probablement des amulettes, dont la fonction était de bénir et de protéger leurs propriétaires ; leurs axes creux pouvaient recevoir des ficelles afin qu'ils soient portés autour du

cou. Le rôle protecteur apparaissait dans l'emploi des mots « bénir » et « garder », ainsi que dans la référence à la faculté divine à repousser le mal.

UNE DATATION PEU DISCUTÉE

Cependant l'âge des deux feuillets d'argent restait à préciser. En s'appuyant sur la forme des lettres incisées et sur le reste du contenu de la tombe, les chercheurs les datèrent de la fin du VII^{ème} siècle avant J.-C. L'annonce de ces résultats, publiés en 1989, suscita aussitôt quelques doutes chez d'autres érudits et provoqua un débat sur l'ancienneté des rouleaux. Mais l'apparition de technologies plus modernes permit entretemps de procéder à de nouvelles investigations. En collaboration avec l'équipe californienne du *West Semitic Research Project*, une étude approfondie de la forme des lettres faisant appel à des techniques de pointe en imagerie et en traitement numérique confirma l'ancienneté des rouleaux.

Ce résultat eut des implications sur une autre grande controverse en cours, celle de l'âge de la composition de la Bible. À quelle époque les livres de la Torah furent-ils écrits ? Bien que la tradition les fasse remonter à Moïse, beaucoup de spécialistes actuels les datent des alentours du VII^{ème} siècle avant notre ère. C'est à peu près l'âge donné aux cylindres d'argent. Certes, les deux amulettes ne prouvent pas que la Bible existait déjà en leur temps, mais elles suggèrent que la formulation de certains passages de l'Écriture avait déjà pris corps.

La question historique se comprend mieux à la lumière de quelques repères temporels. Schématiquement, selon le récit biblique, la monarchie israélite qu'auraient fondée David et Salomon, peut-être au X^{ème} siècle avant J.-C., se scinda rapidement en deux royaumes distincts, celui d'Israël au Nord et celui de Juda au Sud. Le second subsista plus longtemps que le premier, avant de s'effondrer lors de la prise de sa capitale Jérusalem par les Néo-Babyloniens menés par Nabuchodonosor II, en 586 avant J.-C. La population fut déportée à Babylone, où elle demeura en exil jusqu'à la dislocation de l'empire néo-babylonien devant les Perses conduits par Cyrus II le Grand, en 538 avant J.-C.

Le retour d'une partie des Juifs à Jérusalem permit à la capitale se repeupler et à un fragile gouvernement juif de se reconstituer sous la domination perse. Il fut suivi par ailleurs d'un changement d'écriture, le paléo-hébreu tendant à être remplacé par l'hébreu carré (qui n'est autre que l'écriture judéo-araméenne locale adoptée progressivement). Si les amulettes de Ketef Hinnom datent bien du VII^{ème} siècle avant J.-C., elles sont donc antérieures à l'exil à Babylone et à l'émergence de l'hébreu carré.

Les deux rouleaux d'argent ont ainsi contribué à affiner notre compréhension de la Jérusalem antique et du contexte de l'élaboration des textes sacrés. Ils constituent aujourd'hui les plus anciens documents connus apparentés à un contenu biblique, précédant de quatre cents ans au moins les célèbres manuscrits de la mer Morte. Quant à l'ensemble du patrimoine exceptionnel de Ketef Hinnom, il est aujourd'hui conservé au Musée d'Israël, qui s'est d'ailleurs récemment transformé pour mettre davantage en valeur ce magnifique trésor exhumé à Jérusalem.

GLOSSAIRE

Amphoriskos : amphore antique miniature grecque ou romaine.

Artéfact : objet façonné par l'homme et découvert à l'occasion de fouilles archéologiques.

Ossuaire : ce terme désigne une caisse contenant les os rassemblés après une inhumation primaire d'un ou de plusieurs cadavres humains. Selon la tradition juive (cf. *Semahot 12,9*), il était

généralement pratiqué au moins douze mois après l'inhumation primaire pour permettre au corps de se décomposer.

POUR EN SAVOIR PLUS

- G. BARKAY, *The riches of Ketef Hinnom*. Biblical Archaeology Review, Jul/Aug/Sep/Oct 2009.
- G. FRANZ MA, *Remember Archaeology is not a Treasure Hunt*. Bible and Spade, Spring 2005.
- S. CAESAR MA, *The blessing of the silver scrolls*. Bible and Spade, Spring 2006.
- G. BARKAY, A.G. VAUGHN, M.J. LUNDBERG, B. ZUCKERMAN, *The Amulets from Ketef Hinnom : A New Edition and Evaluation*. Bulletin of the American Schools of Oriental Research, 2000.